

1 – Terres brûlées

Il commençait à être tard et les derniers clients désertaient un à un les lieux pour aller se perdre plus loin dans la nuit. L'inconnue, assise dans un coin de la pièce enfumée, le fixait avec un trouble grandissant. À la fois fascinée et absente, elle semblait attendre le moment de l'aborder, alors même que le temps s'était arrêté. Ce n'était pas son allure ténébreuse, ni la carrure puissante de ses épaules qui captivaient son attention : elle ne pouvait se détacher de la cicatrice qui dévorait une partie de sa joue gauche pour redescendre jusqu'à l'oreille. Sans se dissimuler, au-delà de la curiosité naturelle que provoque pareil stigmate, elle la parcourait lentement, à la recherche de secrets enfouis par la marque profonde.

Lorsqu'il tourna enfin la tête dans sa direction, le regard de Pierre aviva instantanément cette attirance primaire. Son intensité verte avait effacé d'un seul coup la tâche qui mutilait sa peau. Elle fut toute entière saisie. Des yeux d'émeraude sauvage, d'une teinte fluctuante, comme la colère ou le désir.

Il venait de commander un autre verre lorsqu'elle se leva en camouflant son hésitation derrière une démarche langoureuse. Elle traversa la pénombre épaissie de promesses, pour venir se poser avec la douceur et l'acuité d'un fantasme sur le siège voisin. Au travers de ses brouillards intérieurs, il pressentit plus sa beauté, par ailleurs peu conventionnelle, qu'il ne la constata réellement. Elle effleura l'avant-bras de Pierre du revers de la main, d'un geste presque tendre. Ils restèrent ainsi, accrochés à ce

moment suspendu, alors qu'autour d'eux le monde finissait de se dissoudre.

Ils n'échangèrent pas un mot, jusqu'à ce que sans prévenir, elle le quitte pour disparaître au fond de l'établissement, de la même manière lente et envoûtante qu'elle était venue à lui.

Pierre attendit un peu, sans trop savoir pourquoi. Il fallait être fou pour ne pas la suivre et pour la suivre sans doute fallait-il l'être plus encore.

Il poussa la porte. Elle se tenait derrière, dans le halo de lumière blafarde des néons. Ses courbes magnétiques frémissaient, sublimées par l'écrin de sa robe noire. Elle le défia de toute la fierté qu'elle voulait perdre, tout en défaisant avec précipitation la rangée de boutons qui courrait le long de sa cuisse. Il s'approcha d'elle, enserra violemment ses hanches déjà siennes. Leurs bouches se trouvèrent aussitôt, comme pour se parler enfin. Il remonta le tissu autour de sa taille, puis souleva la femme pour la reposer sans ménagement sur le bord d'un lavabo. Les jambes ouvertes, dans une attitude rendue vulgaire par l'envie, elle arracha la dentelle rouge qui entravait le passage, pour le guider dans sa chair ensorcelée.

Leurs ombres emmêlées se mirent à danser dans les miroirs sales comme des flammes attisées par le vent. L'ébullition de leur sang se communiqua à leur peau et bientôt, il ne resta à Pierre que le sentiment de se perdre encore un peu plus, suivi de celui de se retrouver, avant l'ultime abîme où en basculant ils s'agrippaient l'un l'autre.

L'aube d'hiver ne s'était pas levée. La fumée poisseuse des usines se confondait à la noirceur du ciel ainsi qu'aux sombres eaux du fleuve. Pierre n'avait pas dormi. Il titubait dans les brumes matinales qui se dissipaient à contre-cœur. Une nausée soudaine le contraignit à s'arrêter. Il s'appuya des deux mains contre un mur, agité d'un hoquet venu des tréfonds. Il vomit un filet de bile acide et reprit sa marche hésitante. Il n'était plus très loin de la station, mais faillit renoncer à l'atteindre. En franchissant l'entrée, il fut accueilli par la mine de gargouille de Tisonnier qui dépassait du sas :

— T'as encore une sacrée gueule ce matin Lancelot, t'as pas dû dormir tes douze heures, pas vrai mon gars ?

Pierre lui rendit son sourire. D'une manière générale, il éprouvait une affection particulière pour les guetteurs. Des gars qui traitaient les appels d'urgence, après plus de trente années passées à piétiner les gravats incandescents et leurs vapeurs infectes de sang et de larmes. Leurs visages parlaient à la place de leurs bouches souvent muettes. Il aimait leurs silences et leurs précieuses paroles. Tisonnier était sans aucun doute son préféré.

— T'inquiètes pas pour moi, vieux bout de charbon, j'en ai vu d'autres ! lui répondit-il d'une voix pâteuse.

Les contours du bâtiment se dessinaient, grand cargo échoué sur un bord de la ville. À l'intérieur, l'armada des véhicules regroupés par famille. Sur la gauche, les ambulances paisiblement alignées, étrangères à l'écho de toutes les misères du monde qui résonnaient sans fin dans leurs cellules. De l'autre côté, des camions cabossés destinés à tous les types de feux et plus loin, les échelles aériennes repliées sur elles-même, grands échassiers endormis.

— Vas donc boire une marmite de café, dégénéré ! lui lança encore le vieux en partant d'un grand rire. Pierre s'éloigna d'un pas traînant vers la salle de rassemblement en maudissant son mal de tête.

C'était par un matin d'hiver pareil à celui-là qu'il était entré pour la première fois dans cette pièce. Juste après son accident, il avait demandé une mutation à la station 28. Un mythe pour les chiens-de-l'enfer du comté. Le secteur était l'un des plus risqués et des plus étendus. On affectait là des types confirmés, « l'élite », comme se plaisaient à répéter les autorités municipales dans leurs discours de fin d'année. Pour être plus exact, il s'agissait plutôt du pire ramassis de têtes brûlées que comprenait la corporation, une bande de joyeux durs à cuire bien décidés à tout mettre en œuvre pour entretenir leur légende. Il sut que quelques-uns d'entre eux qui visiblement n'étaient guère plus réveillés que lui.

Pierre se sentit soudain isolé au milieu de ses collègues. Sa respiration devint difficile, un sentiment d'angoisse étouffant et familier lui étreignait les poumons, le même qui par le passé, venait le visiter toutes les nuits dans son lit d'enfant. Il pensa que cette garde allait être sans fin. Il souhaita que le matin du lendemain survienne, que le temps s'accélère. Les images voilées de la nuit lui revenaient par bribes. Le parfum fort et raffiné de l'inconnue emplissait encore ses narines. Avant d'être reprise par l'obscurité, elle ne lui avait adressé qu'un seul mot, dans un souffle tiède : adieu. Ce mot là, il ne le supportait plus. Il s'efforça de chasser ses deux syllabes maudites de sa tête.

La voix tonitruante du chef de la compagnie le ramena à ses obligations et à son mal de tête. En opération, on situait toujours Vulcain grâce à la puissance de son organe

vocal. Il ne savait pas parler doucement, en raison d'une explosion qui dans sa jeunesse lui avait endommagé les tympans. Il arborait une imposante moustache maintes fois roussie et se singularisait par le port obstiné de l'ancien casque de métal, réformé depuis vingt ans. Il n'avait jamais voulu entendre parler du nouveau modèle en alliage léger. La hiérarchie, quoique stricte sur les tenues individuelles, lui accordait cette fantaisie de vieux général. Il hurla les consignes du jour à sa façon :

— Rien de particulier. Attendez-vous à tout et surtout à n'importe quoi.

Il remonta ensuite son pantalon sur son abdomen un peu proéminent de vieux baroudeur, signe habituellement annonciateur de leur rituel matinal. Vulcain le présidait toujours avec une délectation mal contenue. Il était heureux d'être au milieu de sa troupe, prêt à les guider vers toutes les saloperies imprévues et sans cesse renouvelées qui les attendaient dehors. Ils formèrent un cercle pour prononcer leur serment.

— Accomplir notre tâche en restant unis et quelque en soit le prix.

Un moment intense et bref. Ils voulaient se rapprocher de quelque chose d'indéfinissable. Les compétences techniques ne pouvaient suffire. Ils le savaient, l'essentiel se trouvait ailleurs, parce que combattre le feu demandait bien plus que ça. Il fallait être capable de regarder le brasier en face et lorsqu'il n'était pas devant soi, le deviner, couvant sa métamorphose perverse derrière une cloison. À la station 28, on n'aimait pas reculer. La peinture des camions, craquelée par la chaleur, attestait de la fureur de leurs volontés. Cet engagement partagé, c'est tout ce qui restait à Pierre. Les théories et les grands discours le hérissaient par avance. Tous ces mots sonnaient creux à ses oreilles, on pouvait leur faire dire n'importe quoi. Il ne fallait plus dire : on va faire ça. Il fallait le faire tout simplement et se relever, avec parfois sur les mains le sang

d'un pauvre innocent qu'on essayait d'arracher au malheur ; parfois aussi, son propre sang, quand l'intervention prenait mauvaise tournure. Il le faisait, sans même le réconfort de croire encore en l'Homme. Comment y croire ? Il n'avait plus même la force de croire en lui.

Un silence alourdi d'humidité écrasait la ville depuis le début de la matinée. Pierre était allé s'asseoir dans un coin de la remise, le dos courbé, lassé de tout, ne trouvant plus l'envie qui l'avait toujours guidé lorsqu'il était en service. Il attendait la fin du jour et n'avait pas même l'énergie de l'attendre. Kali, la mascotte de la station, un petit cabot noir et blanc abâtardi sur dix générations, s'approcha de lui comme pour le consoler et lui lécha les mains avec application.

Quand l'alerte retentit, il eut un temps de réaction inhabituel et se leva sans entrain pour rejoindre le reste de l'équipage qui se précipitait à l'intérieur du camion-pompe. Bélugue s'était saisi du volant avec ses grosses pattes et l'engin s'élança à tombeau ouvert vers l'adresse indiquée. L'homme était réputé pour sa conduite acrobatique, à la limite de l'adhérence et du raisonnable. Le camion glissait à vive allure à travers le trafic matinal. Les rues sales d'Alun défilaient aux fenêtres en noir et blanc. Le conducteur grognait d'impatience à chaque coup de frein. Pierre entrevit par hasard dans le rétroviseur central son regard habité par la hâte de se confronter aux flammes.

À l'arrière, ignorant les embardées, les hommes préparaient leurs équipements d'un air détaché. Vulcain, assis devant, se tourna vers eux :

— On part quartier de l'Atrament, pour un feu dans...

Il n'éprouva pas l'utilité de terminer sa phrase. Tous venaient de repérer le panache de fumée noire caractéristique d'un sinistre de grande ampleur. Dès lors, plus personne ne dit mot. Lorsque plusieurs kilomètres après, le véhicule s'immobilisa au pied de l'immeuble, Pierre des-

cendit le premier. L'effet de l'adrénaline l'avait subitement tiré de sa torpeur. Venu d'en haut, des bris de verres firent tinter son casque. Il baissa sa visière et leva la tête. À la vue des fenêtres embrasées, il entra immédiatement dans cet état second dans lequel plus rien ne compte hormis le corps à corps qui s'engage.

Vulcain jaugea rapidement l'ennemi. L'incendie s'était emparé de deux appartements du sixième étage et déjà, son étreinte venimeuse caressait le niveau supérieur. Des habitants pris de panique s'agitaient, leur criant qu'il restait des gens à l'intérieur.

— Suivez-moi, on monte, ordonna le chef.

Pierre crut percevoir une pointe d'inquiétude qui filtrait de sa voix, mais il oublia aussitôt cette impression. L'équipe commença sa progression dans l'escalier. Cinquième étage. Il devenait presque impossible de respirer. Les hommes fixèrent leurs masques d'un geste précis et le relièrent à la bouteille d'air comprimée portée dans le dos. Ils purent ensuite dérouler le tuyau nécessaire à l'attaque. Vulcain tenait son plan :

— On forme deux groupes. Un pour l'appartement sinistré, l'autre pour protéger celui d'à côté.

Pierre constata avec colère qu'il n'était pas envoyé dans le logement envahi par les flammes, mais dans celui qui lui était attenant.

— Mission de protection à la con ! cracha-t-il dans son masque, tandis que le chef ressortait de l'immeuble pour coordonner l'ensemble des opérations. Il ravala une déception que l'état de ses nerfs rendait disproportionnée. Accompagné de Dante, il s'engagea dans le royaume ténébreux et étrangement calme de la fumée.

Cet univers parallèle était leur terrain de jeux. Ils avaient l'habitude d'y évoluer à tâtons, puisque même la lumière des lampes amoindrissait la visibilité. Ils savaient

progresser peu à peu, sans connaître la configuration des lieux ni l'objet de leurs quêtes.

Dans ce genre de milieu, les chiens-de-l'enfer travaillaient toujours par deux et ne se séparaient jamais. Ils ressortaient ensemble ou ne ressortaient pas. Chaque pas liait leur destin davantage. Pierre n'était guère dépaysé dans ce monde opaque. Du fond de son errance, il n'était guère plus à ses yeux qu'un reflet de l'autre, aussi trouble et indéchiffrable. Il le visitait avec d'autant plus de facilité que la peur n'était plus pour lui qu'un souvenir.

Les deux hommes atteignirent la porte d'entrée de l'appartement. Elle était fermée et Pierre entreprit de l'ouvrir à coup de hache. Dante, à l'abri du mur, lance braquée vers l'ouverture, se préparait à recevoir le fauve flamboyant et mort de faim. Essoufflé par l'effort violent dans la chaleur, Pierre sentait couler une sueur mauvaise sur son corps brûlant de rage et de fatigue. La serrure finit par céder. Le décor reposait dans une douce quiétude.

La recherche se poursuivit lentement, rythmée par le sifflement mécanique des détendeurs qui résonnaient dans le silence assourdi. Comme on remonte des eaux incertaines, à l'affût de l'imprévisible, ils atteignirent la pièce principale. Personne. Sur la gauche, une autre porte fermée. En appliquant les mains dessus, il s'aperçurent qu'elle était brûlante. Un rougeoiement inquiétant léchait le mince espace qui la séparait du plancher. Le feu attendait derrière.

Ils échangèrent quelques paroles déformées par la visière des masques pour coordonner l'action suivante. Pierre se chargeait de faire le passage. Il leva une nouvelle fois sa hache. Elle n'eut pas le temps de retomber. La déflagration jaillit dans leur dos et les envoya valser tous les deux contre le mur, comme deux feuilles mortes dans un

courant d'air. Le dragon enveloppa Pierre de sa langue de flammes. Il roulait dans une déferlante éblouissante et sans pitié. Il n'y avait plus de fond, plus de surface, plus de haut, plus de bas. Le feu, partout. Il eut le temps de penser avec étonnement que l'impression de chaleur restait tolérable.

Par chance, leurs masques étaient restés en place. Dante, un peu en retrait, avait été épargné par la boule de feu. L'onde de surpression qui la précédait l'avait envoyé dans un coin de la pièce qu'elle n'avait pu atteindre. Couché sur le flanc, il se tordait dans les gravats, grand vers de terre à moitié recouvert. Il mit plusieurs minutes avant de retrouver sa faculté de se situer dans l'espace. Après quoi, il ouvrit sa lance en direction du danger qui les avait pris à revers.

Pierre se remit péniblement debout. Il titubait, la respiration coupée, la tête remplie d'un bourdonnement insupportable. L'explosion avait soufflé la porte. Il se dirigea vers la chambre la démarche mal assurée et retomba aussitôt en se prenant les pieds dans une poutrelle. Il se redressa, attendit que la sensation de vertige s'atténue en s'agrippant au chambranle et entra dans la pièce. Il entreprit d'en faire le tour.

La pénombre s'était légèrement éclaircie. Il ouvrit un placard et le fouilla, sachant que souvent les pris au piège, fous de terreur, se réfugiaient à l'intérieur. Là, les gaz toxiques venaient les cueillir insidieusement et ils se mouvaient en position fœtale dans le ventre des ténèbres. À travers ses gants de cuir il reconnut ce qui devait être des piles de vêtements et des boîtes de chaussures. Se retournant, il glissa un bras sous le lit. Un frisson lui traversa le corps, une onde froide causée par ce contact. Une texture semblable à aucune autre. Un corps humain gisait là-